

misère, la subsistance de leurs familles. Nous voyons, par la correspondance des gouverneurs du temps, que, dès la seconde génération, l'abondance des céréales — du blé surtout — était telle que les habitants ne savaient qu'en faire. Le Canadien n'avait plus qu'à se laisser vivre. Un sol d'une richesse inouïe, une propriété très étendue, des animaux qui prospéraient à merveille, lui procuraient bien au delà de ses besoins. Il prit l'habitude du chômage; la jouissance fut pour lui tout un but; les saines notions de l'épargne et de l'économie disparurent; l'imprévoyance régna en maîtresse. C'est ainsi que commença la fameuse époque des "bonnes années." Elle a laissé des traditions qui se perpétuent et qui marquent dans notre peuple un grand trait de son nouveau caractère. Comme conséquence naturelle, il en est résulté deux faiblesses qui, si nous n'y prenons garde, pourraient bien nous entraîner à la ruine: la routine et le goût du luxe.

La routine est fortement ancrée dans cette population qui, pendant si longtemps, n'a pas eu besoin d'employer des moyens artificiels pour faire rendre à ses terres, non pas seulement le nécessaire, mais une surabondance de produits. Tel était le cultivateur canadien il y a deux cents ans; tel il est encore. Ses connaissances en agriculture se bornent à certains procédés, la plupart du temps fort défectueux. Il ne tient pas compte de la concurrence que, de nos jours, les fermiers de races étrangères ont établie à ses côtés. De seigneur du pays qu'il était, il passe au second rang; il se laisse glisser, mais, comme la pente lui semble douce, il pourrait arriver au fond du précipice avant de s'en apercevoir et se trouver alors sans moyens de remonter.

Sous le rapport du luxe, sa situation n'est pas moins alarmante. Il engage dans des folles dépenses tout son revenu, et davantage. On a constaté que les instruments d'agriculture ne représentent pas chez lui autant d'argent que les voitures d'apparat. Que dire de la toilette dont les frais entraînent nos cultivateurs dans des dettes d'où ils ne sortent presque jamais?

D'étape en étape, nos belles campagnes, où

"Tout l'automne et tout l'hiver on fête,"

s'enfoncent dans le borbier de l'imprévoyance, tandis que les fermiers d'Ontario, nouvellement venus et tout préoccupés de l'avenir, vivent modestement, habitent des maisons qui ne sont pas des petits chalets, s'habillent uniment et perfectionnent leurs cultures.

CAUSERIE AGRICOLE

LA COLONISATION

En présence de cette émigration constante de la population des campagnes vers les villes les véritables amis de l'agriculture se sont émus; depuis nombre d'années on s'est appliqué à chercher le remède pour guérir cette véritable plaie sans trop cependant y réussir; à tel point qu'aujourd'hui l'on voudrait renvoyer dans nos campagnes le trop plein de nos villes, en favorisant la colonisation par tous les moyens possibles. Pour cela nous disons à ceux qui de gaieté de cœur ont quitté de belles terres pour se livrer aux travaux mercenaires des villes: Livrez-vous aux tra-

voux agricoles; vous y obtiendrez l'aisance et le véritable bonheur, car soyez sûrs que l'agriculture n'a dit son dernier mot; vous voyez tous les jours des hommes dévoués à la culture de leurs champs faire des découvertes importantes au point de vue de l'agriculture; vous profiterez de ces avantages si par le travail vous mettez en pratique le fruit de l'expérience de ces amis de l'agriculture. Telle est en substance ce que l'on dit à cette population qui se trouve sans ouvrage dans les villes, à ces jeunes gens que le désir de gagner davantage, et l'horreur, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que leurs parents tout les premiers ont souvent eu la maladresse de leur inspirer pour le travail des champs, ont porté à lui préférer le travail des villes.

Les déceptions, le chômage forcé auquel la plupart de ces jeunes gens ont été soumis, seront-ils suffisants pour les ramener de nouveau au travail des champs? Nous l'espérons; car ils ont dû se convaincre que travailler en plein air, travailler au soleil, remuer la terre, la fertiliser par des engrais, ramasser les herbes nuisibles qu'ils croyaient être un métier affreux; vaut bien mieux qu'un travail que l'on n'est pas sûr d'obtenir du jour au lendemain.

Tous les citoyens qui ont à cœur le bien de leur pays, et qui comprennent que l'avenir de l'agriculture est perdu si l'on ne met la main à l'œuvre doivent donner l'aveil. C'est par la colonisation, grandement encouragée, que nous ramènerons à l'agriculture les bras nombreux qui lui manquent pour la rendre prospère et en honneur parmi notre population.

Plusieurs de nos hommes dévoués sont à l'œuvre pour opérer ce changement: il leur faut le secours de tous ceux qui disposent de quelque influence pour en arriver à un heureux résultat. Cette question de la colonisation n'est pas nouvelle, de nombreux essais ont été tentés pour la rendre prospère et acceptable par notre population; les moyens employés depuis nombre d'années ont plus ou moins réussi. Il convient donc de les soumettre de nouveau à l'étude et à l'appréciation de ceux qui s'occupent vivement de cette question importante; nous avons pour nous guider l'expérience du passé.

Le Révd M. Labelle, l'apôtre infatigable de la colonisation, afin de s'assurer le succès de cette œuvre en faveur de laquelle il travaille avec tant d'activité, a cru nécessaire d'obtenir l'opinion de personnes que leur position officielle obligeait à une étude spéciale sur la colonisation; c'est pourquoi il s'est adressé à M. O. Fontaine, directeur de colonisation, pour connaître les meilleurs moyens d'encourager et de développer la colonisation dans notre pays. Voici la réponse de M. Fontaine, que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt:

Québec, 15 septembre 1879.

Au Révérend A. Labelle, curé de St-Jérôme, comté de Terrebonne.

J'accuse réception de votre lettre du 8 courant dans laquelle vous me demandez mon opinion sur les sociétés de Colonisation et sur les meilleurs moyens d'encourager et de développer la colonisation dans ce pays.

Pour répondre d'une manière complète à cette demande, il me faudrait composer un traité que je n'ai pas le loisir de faire, cependant c'est avec plaisir